97-84171-16

Comité "L'Effort de la France et de ses alliés"

Hommage a la Croix-Rouge américaine

Paris

1919

97-84171-16
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

```
  OCLC:  37107139                 Rec stat:    n
  Entered:      19970612          Replaced:    19970612       Used:     19970612
⌙ Type:  a      ELvl:  K         Srce:  d      Audn:          Ctrl:         Lang:  fre
  BLvl:  m      Form:  a         Conf:  0      Biog:          MRec:         Ctry:  fr
                Cont:            GPub:         Fict:  0       Indx:  0
  Desc:  a      Ills:            Fest:  0      DtSt:  s       Dates: 1919,      ↔
⌙   1  040      PR1 ▾c PR1 ↔
⌙   2  007      h ▾b d ▾d a ▾e f ▾f a--- ▾g b ▾h a ▾i c ▾j p ↔
⌙   3  007      h ▾b d ▾d a ▾e f ▾f a--- ▾g b ▾h a ▾i a ▾j p ↔
⌙   4  007      h ▾b d ▾d a ▾e f ▾f a--- ▾g b ▾h a ▾i b ▾j p ↔
⌙   5  049      PR1A ↔
⌙   6  100 2    ComitΓe "L'Effort de la France et de ses alliΓes" ↔
⌙   7  245 10   Hommage a la Croix-Rouge amΓericaine ▾h [microform] / ▾c
publication du  ComitΓe "L'Effort de la France et de ses alliΓes". ↔
⌙   8  260      Paris : ▾b Bloud & Gay, ▾c 1919. ↔
⌙   9  300      32 p. ; ▾c 21 cm. ↔
```


TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8-28-97 INITIALS: PB

TRACKING # : 26395

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.



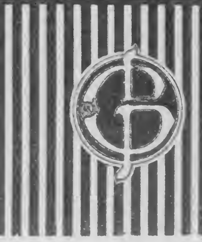
"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

HOMMAGE

A LA

CROIX-ROUGE AMÉRICAINE

23 Octobre 1918



PUBLICATIONS DU COMITÉ
"L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS"

BLOUD & GAY, Éditeurs
PARIS-BARCELONE

HOMMAGE

A LA

CROIX-ROUGE AMÉRICAINE

PUBLICATION DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "

BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, Rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1919

6-16-19
Gift - Carnegie endowment

June 9, 1920 AGT

HOMMAGE
à la Croix-Rouge Américaine

Mercredi 23 Octobre 1918

Discours de M. MOURIER

Sous-Secrétaire d'Etat au Service de Santé.

MESDAMES,
MESSIEURS,

Aux millions d'hommes et de femmes d'Amérique dont, Monsieur Davison, vous êtes ici le mandataire, et qui, là-bas, travaillent et donnent de tout leur cœur jusque dans les plus humbles foyers, pour ceux qui, sur notre terre, se battent et souffrent; au nom de notre peuple tout entier, de ses blessés, de ses malades, de ses éprouvés, le Gouvernement de la République me charge d'exprimer sa reconnaissance.

Je vous apporte le salut cordial de la France.

Tout à l'heure, Messieurs, des paroles seront dites après lesquelles il ne peut y avoir de doute pour personne : la Croix-Rouge américaine a bien mérité de notre pays.

A l'heure où la jeune, la grande armée américaine, jetée dans la bataille, en connaît les gloires et les douleurs, il eût été naturel que votre Association lui consacrât toute sa sollicitude, tous ses efforts, la totalité de ses ressources. Et pourtant, vous avez décidé de continuer à secourir les blessés et les malades des victimes civiles de cette guerre atroce — les plus douloureuses sont les plus faibles : les enfants — votre œuvre de pitié et de tendresse humaine.

C'est que rien ne vous est étranger de la douleur des hommes : vous avez mesuré toute l'étendue des maux de la guerre et compris qu'ils ne tenaient pas tous dans les déchirures faites par le fer. Vous pansez les plaies du corps, mais vous soignez délicatement les détresses qui atteignent l'âme elle-même. Et la mission de bonté que vous vous êtes donnée est telle, que vous ne la considérerez pas comme achevée lorsque nous en aurons fini avec cette guerre et peut-être, pour longtemps, avec toutes les guerres. Vous pensez comme pensait sans doute cette femme

dont le souvenir doit être évoqué aujourd'hui, et qui fut la pitié vivante, Miss Clara Barton, que votre place est partout où des hommes souffrent du fait de la nature ou de leurs propres erreurs.

De tout ce grand effort, si discrètement généreux, vous semblez vous excuser, et je ne sais rien de plus délicat que votre manière de faire ; la France, la France entière sait comment vous vous êtes présentés à elle : « Nous sommes ici, en France, « non pas pour y faire des obligés, mais pour essayer de payer « en quelque mesure une grande dette... » Voilà vos paroles. Vous nous dites que vous nous rendez le capital de sacrifice que La Fayette vous porta jadis, et que nous avons dépensé, pendant quatre ans, pour toute l'humanité. Vous avez écrit sur nos soldats justement ce qu'ils voulaient eux-mêmes qu'on écrivît. Comme eux, vous voulez gagner la guerre de Justice.

Messieurs, je puis le dire en toute sincérité, ce fut la plus belle récompense de notre effort que vous soyez venus à nous, non pas sous l'empire d'une aveugle pitié, mais parce que vous nous avez jugés, nous et nos ancêtres, à notre vraie valeur. Ce qui nous a le plus touchés, c'est moins d'avoir été aidés que d'avoir été compris.

Aussi, je ne sais si le mot de reconnaissance est bien celui qui est juste, lorsque nous évoquons l'aide américaine. C'est Fraternité qu'il faut dire : fraternité sans cesse plus agissante, et qui gagnait en profondeur dans le cœur des deux peuples, depuis le mois d'août 1914 où un paquebot, venu de chez vous, débarquait des tonnes de matériel sanitaire, avec cette simple adresse : « Armée française, Le Havre », jusqu'au temps que nous vivons aujourd'hui, où vos soldats et les nôtres, dans l'enthousiasme de la Victoire, mêlent leur sang sur le même sol meurtri. Non, il n'y a pas, à proprement parler, entre nous, de reconnaissance, il y a l'affection instinctive. Nous prenons clairement conscience de notre parenté : ce qui nous unit, c'est la fraternité des peuples libres et justes.

Discours de M. Firmin ROZ

L'œuvre de la Croix-Rouge Américaine

MESDAMES,
MESSIEURS,

Nous savons tous que nous saluons aujourd'hui, dans la Croix-Rouge Américaine, la plus haute et la plus complète expression de l'amitié du peuple américain.

Aussitôt que les Etats-Unis eurent reconnu dans notre guerre une croisade, et décidé de venir s'y ranger à nos côtés, la mobilisation générale des cœurs et des âmes, suivant le beau mot de M. Davison, devança celle des armes, et la nation voulut témoigner la générosité de ses sentiments avant d'être prête à manifester la force de son bras. Dès l'origine, et quand le pays n'était pas sorti encore de la neutralité politique, il avait su nous donner maintes preuves de la plus noble et de la plus délicate amitié, en même temps que parmi ses hommes d'Etat, ses penseurs, un Elihu Root, un Josiah Royce, un Ch. W. Eliot, proclamaient notre droit et en déduisaient le devoir de leurs concitoyens.

Beaucoup d'Américains évoquaient, avec une complaisance chevaleresque, un passé où l'épée de la France apparaissait auprès du berceau de leur nation, et ils trouvaient des paroles toutes vibrantes de gratitude pour déclarer qu'ils se trouvaient toujours les débiteurs de La Fayette et de Rochambeau. Il suffisait de connaître un peu l'Amérique pour pressentir que la France allait devenir à son tour débitrice de ce grand peuple qui pouvait mettre sa fierté à se souvenir, parce que, dans sa glorieuse histoire, il n'y avait rien à oublier.

Au moment où l'Ambassadeur américain, M. Myron T. Herrick allait quitter Paris, il eut l'idée d'ouvrir à Paris un centre de contrôle et de distribution des secours que pourraient nous envoyer ses compatriotes. Il trouva, malgré la gravité des circonstances, le loisir de mûrir son projet car, par un phénomène dont les annales diplomatiques nous offriraient, je crois, peu d'exemples, il passa les dernières semaines de son séjour entre son successeur, M. Sharp, qui venait d'arriver, et son prédécesseur, l'honorable Robert Bacon, qui donnait à la France

ce grand témoignage d'amitié d'y accourir aux heures d'épreuve. Notre capitale en péril eut alors l'honneur et le privilège de compter trois ambassadeurs des Etats-Unis. L'organisation établie par M. Herrick était l'*American Relief Clearing House* ou Comité Central des Secours américains. Elle se montra très efficace et déploya une sympathie vigilante à l'égard des combattants, des hôpitaux, des réfugiés, des mutilés. Elle s'attacha, dans l'accomplissement de son œuvre et la distribution de ses secours, à témoigner au peuple français la sympathie américaine. Durant près de 30 mois, des premiers jours de 1915 au 12 juin 1917, elle accomplit sa tâche avec un zèle et une délicatesse infinie. A cette date débarquait en France la première Commission de la Croix-Rouge Américaine. L'œuvre de l'*American Relief Clearing House* et ses meilleurs ouvriers allaient passer à la nouvelle organisation, comme un bataillon de volontaires se fond dans une grande armée.

C'était bien une armée, en effet, dont l'avant-garde venait de toucher le sol de notre pays, armée nationale, elle aussi, comme celle que la conscription allait lever. Il est impossible d'oublier la mâle et fine figure de son chef, le major Grayson M. P. Murphy, revenu aujourd'hui à la carrière des armes dans laquelle, après avoir été élève de l'Académie militaire de West-Point, il avait passé les premières années de sa jeunesse. La Commission arrivait avec de l'argent, beaucoup d'argent. Plus d'un demi-milliard avait été souscrit en une semaine au moment de l'intervention des Etats-Unis ; le milliard entier serait bientôt atteint. Donner était si facile ; mais il y a la manière de donner, si chère aux cœurs bien nés. Quelques semaines après son arrivée, à un déjeuner de la presse anglo-américaine, le major Murphy prononça ces mots, le 17 septembre 1917 :

« Nous sommes ici en France, non pas pour y faire des obli-
« gés, mais pour essayer de payer en quelque mesure une grande
« dette dont l'origine remonte au temps où notre pays était
« encore dans les douleurs de l'enfantement et qui, au cours
« des trois dernières années, a si bien grandi que c'est à peine
« si nous pouvons espérer de nous en acquitter complètement.

« Nous n'avons qu'un désir, un grand désir : c'est que les
« Français veuillent bien nous permettre de prendre à notre
« compte une partie de leur tâche et de l'accomplir de la ma-
« nière qui leur plaira et qu'ils approuveront. J'irai plus loin :
« nous sommes venus apprendre et non enseigner.

« C'est mon sincère espoir que, quand nous rentrerons chez
« nous après la guerre, notre nation se soit enrichie en appré-
« ciant mieux les trésors de beauté de la vie française et de la
« civilisation française et que, pour nous inspirer dans l'ave-
« nir, nos âmes garderont comme un trésor la mémoire vivante
« des héros dont l'ardeur magnifique, l'esprit de sacrifice et la
« poitrine découverte ont soutenu le choc de la bataille depuis
« l'été de 1914. »

Le Haut-Commissaire de la Croix-Rouge Américaine pour l'Europe avait révélé d'un coup toute la générosité de son esprit et de son cœur, toute la générosité du grand pays qui l'envoyait vers nous comme le messager de sa bienfaisance et dont il savait se faire si noblement l'interprète.

Ce fut, si je ne me trompe, la seule déclaration publique du major Murphy : il était venu, non pour parler, mais pour agir. Sous son impulsion énergique et ordonnée, la Croix-Rouge Américaine organisa ses services, selon les besoins que la Commission constatait. Ils se divisèrent, dès le début, en deux catégories : les secours aux combattants et les secours aux populations civiles. Les secours de la première catégorie comprenaient les services de médecine et de chirurgie destinés à aider sans distinction les troupes américaines et les troupes alliées, les services spécialement réservés à l'armée américaine et les services destinés à nos propres soldats. Pour le service commun des troupes américaines et alliées, la Croix-Rouge créa ou développa des hôpitaux avec tous leurs annexes : dispensaires, cuisines de régime, services d'ambulance, secours aux mutilés, service d'études, destiné aux recherches médicales, service de pansements et de fournitures générales. Certaines organisations existaient déjà et avaient fait leurs preuves, comme l'admirable ambulance américaine de Neuilly, installée dès le début de la guerre dans les locaux du Lycée Pasteur, le Service américain de distribution (*American Distributing Service*), le Comité américain pour les blessés français (*American Fund for French Wounded*), l'Aide américaine aux jeunes filles (*American Girl's Aid*) ; la Croix-Rouge américaine ne fit qu'accroître et assurer leurs ressources, étendre leurs moyens d'action. Nous n'oublions pas les dévoués fondateurs de ces œuvres, et notre reconnaissance mêle aujourd'hui leurs noms à celui de la grande organisation nationale, par l'intermédiaire de laquelle le peuple américain, depuis qu'il est entré dans la guerre, a voulu, non seulement accomplir une œuvre de secours, mais encore nous aider à poursuivre et à gagner la guerre.

Pour la partie de sa tâche réservée aux troupes des Etats-Unis, la Croix-Rouge Américaine s'est préoccupée d'abord d'assurer sa liaison étroite avec les armées en plaçant des représentants auprès des forces du corps expéditionnaire, et elle a commencé par assurer, autant qu'il était en son pouvoir, le bien-être du soldat : stations de repos des lignes de communications, ravitaillement, camps de récupération, services d'anesthésiques, d'éclairage et de chauffage, de blanchissage, de radiographie et de stérilisation, de désinfection, de baignoires portatives, etc...

Une très intéressante création est celle des dispensaires mobiles, organisés avec le concours du service de santé américain dans les régions du front occupées par les troupes américaines. Il y en avait déjà au printemps dernier cinquante dans la

région de Neufchâteau, et ils rendaient à la population civile les plus grands services.

Enfin, pour nos propres soldats, la Croix-Rouge américaine installait des cantines au front, dans les gares régulatrices, dans celles de Paris et de la banlieue, un service d'enquêtes et de secours, un service de fabrication de membres artificiels, une école de rééducation agricole pour les mutilés dans une ferme près de Chenonceaux. Elle a donné pour nos blessés dix millions de francs à la Croix-Rouge Française. Elle étendait même sa sollicitude aux familles nécessiteuses des combattants et leur faisait distribuer une somme de dix millions. Chaque envoi provenant de ce fond était accompagné d'une lettre par laquelle le Haut Commissaire de la Croix-Rouge Américaine pour l'Europe, major Perkins, prie le destinataire d'accepter « ce modeste souvenir... comme un témoignage de l'affection qu'éprouve pour la nation française le peuple des Etats-Unis. »

La lettre porte en épigraphe la déclaration suivante :

« Les Américains sont entrés dans la guerre avec la ferme vo-« lonté de mettre dans la défense des intérêts alliés *toutes leurs* « *forces, toutes leurs ressources, toute leur énergie.* Le peuple « français peut compter sur la complète solidarité de ses amis « des Etats-Unis. » A l'heure même où la Croix-Rouge Américaine doit redoubler ses efforts pour faire face aux besoins toujours croissants d'une armée toujours plus nombreuse, elle a tenu à manifester que son intérêt pour nos propres besoins n'en était pas diminué, et avec une générosité magnifique, qui ira au cœur de tous les Français, elle vient d'affecter une nouvelle somme de dix millions au même objet.

Veuillez excuser, Mesdames et Messieurs, cette énumération très ingrate, derrière laquelle votre imagination entreverra une ampleur de dessein, où nous reconnaissons l'esprit de la grande Amérique, une puissance d'organisation et d'exécution où se révèle sa volonté, et une vigilance attentive, ingénieuse, qui trahit la bonté de son cœur.

Mais ce n'est pas tout. Je n'ai tracé encore, avec ses principales ramifications, qu'une des deux grandes lignes selon lesquelles s'exerce chez nous l'activité de la Croix-Rouge Américaine : je ne vous ai parlé que de l'œuvre militaire. L'œuvre civile a vivement frappé l'opinion française, parce qu'elle répond moins à l'idée qu'éveille chez nous le nom de Croix-Rouge — synonyme d'œuvres de guerre — et qu'elle constitue, en fait, une nouveauté féconde en beaux fruits, déjà mûris, déjà cueillis, pleine aussi de promesses. Elle s'attache, dans le présent, à adoucir la détresse des populations qui ont souffert, et c'est à quoi servent les secours d'urgence. Ils s'adressent surtout aux réfugiés qu'il faut loger, aux rapatriés qu'il faut vêtir, aux régions libérées où il s'agit de reconstruire, aux mutilés qu'il faut rééduquer, aux enfants dont la fragilité est si cruellement menacée par les horreurs de la guerre. Dans cette partie de sa tâche, la Croix-Rouge Américaine coopère

avec les Comités locaux, les préfets, les sous-préfets, les maires, ainsi qu'avec les Sociétés françaises antérieures à la guerre, ou fondées pour faire face à ses nécessités. Elle a donné aux présidents des Conseils généraux cinq millions de francs pour qu'ils soient distribués, avec le concours des préfets, aux familles les plus éprouvées. En même temps, elle se propose une tâche d'une portée sociale plus étendue, qui est de conserver, pour l'avenir, les ressources humaines de la France.

Son œuvre sociale, *social work*, s'oriente à cet égard vers un double objet : la lutte contre la tuberculose et contre la mortalité infantile.

Dans la lutte contre la tuberculose, la Croix-Rouge Américaine a associé ses efforts à ceux de la fondation Rockefeller, qui a installé, à Paris, une Commission permanente. Afin d'assurer une coopération complète et suivie entre son bureau de la tuberculose et la Commission Rockefeller pour la prévention de la tuberculose en France, elle a placé à la tête de ce bureau l'éminent et dévoué docteur Livingston Farrand, Directeur de la Commission. L'unité de direction, entre les mains d'un homme de grand talent et de grand cœur, ne peut qu'accroître l'efficacité des deux services. Ils ont inauguré ensemble, avec la coopération du Gouvernement et des médecins français, une campagne éducative, inspirée de cette conception américaine que savoir c'est pouvoir. Ils ont ouvert des dispensaires, créé ou agrandi des hôpitaux. Là encore la bienfaisance américaine a su revêtir cette forme ingénieuse et délicate qui révèle la double sollicitude de l'esprit et du cœur. En dehors de la création de lits dans des hôpitaux déjà existants, ou de la création de nouveaux hôpitaux et de sanatoria, la Croix-Rouge Américaine a pensé à faire distribuer des jeux pour distraire les malades et leur ménager cette trève du repos moral, aussi nécessaire que le repos physique. Elle a entrepris la visite régulière des baraquements de tuberculeux à Paris et a porté dans ces services nombre d'améliorations, qui ont beaucoup contribué à vaincre les répugnances des malades et à augmenter la proportion des lits occupés ; elle a même organisé, l'an dernier, des divertissements de Noël dans des hôpitaux de tuberculeux à Paris, offert des cadeaux à plus de 400 hommes ou femmes, des jouets à 250 enfants.

Les enfants sont d'ailleurs l'objet d'une attention particulière de la Croix-Rouge Américaine, et la lutte contre la mortalité infantile représente certainement une des formes d'action qui lui sont le plus chères. Elle a installé un hôpital à Evian, pour les petits rapatriés, et y a joint un dispensaire où les enfants renvoyés des régions envahies étaient examinés par des médecins américains et des infirmières à raison d'une moyenne de 250 par jour. Plusieurs dispensaires ont été créés dans la région de Nancy et de Toul d'abord, puis un peu partout, ainsi que des maisons de convalescence, des asiles pour les enfants délicats, des cures de repos au bord de la mer, et dans les mon-

tagnes du Midi, des laiteries. L'œuvre des cantines scolaires étendait son action, avant les dernières vacances, à environ 32.000 enfants, auxquels elle fournissait un goûter composé d'un petit pain sucré très nourrissant et d'une tablette de chocolat. Le bureau des enfants s'est même occupé d'assurer l'apprentissage de jeunes garçons particulièrement dignes d'encouragement. C'est à lui enfin que les troupes américaines ont confié l'administration d'un fonds, constitué sur l'initiative de leur journal officiel « *Stars and Stripes* », pour l'adoption de petits orphelins français de guerre.

Une autre campagne éducative, conduite selon les mêmes principes et la même méthode que la campagne contre la tuberculose, a rayonné autour de Lyon, de Marseille et de Saint-Etienne, dans plusieurs villes et villages du Centre et du Midi de la France. Elle a été suivie par plus de 300.000 personnes, auxquelles elle s'attache à faire comprendre, par le moyen de conférences, de films, d'affiches et de brochures, les principales exigences de l'hygiène infantile : air pur, allaitement maternel, soins de propreté et autres mesures préventives qui sont d'une importance vitale. Les excellents missionnaires de la Croix-Rouge Américaine ne prétendent nullement révéler à la France l'art d'élever les enfants. Sur ce point, comme sur tous les autres, ils n'ont d'autre ambition que de nous aider dans notre tâche, rendue plus lourde encore et plus difficile par la guerre. Ils nous apportent et mettent à notre disposition leurs ressources, leur propre expérience, leur bonne volonté, et toujours, partout, leur amitié cordiale, fraternelle, dont la France tout entière est si profondément touchée.

Dans cet exposé trop sommaire des services que, depuis seize mois, nous rend chaque jour, avec le zèle le plus intelligent et le dévouement le plus infatigable la Croix-Rouge Américaine, il faudrait dire quelle part spéciale appartient aux femmes. Leur manteau doublé de rouge est maintenant populaire parmi nous. Paris les a acclamées le 4 juillet dernier, quand il a eu la joie de les voir défiler derrière les beaux soldats souples, joyeux et forts qui portaient déjà la victoire dans leurs yeux. Mais celles que nous voyons ne représentent qu'une petite délégation de celles qui, par millions, travaillent là-bas pour nos réfugiés, pour nos orphelins, pour nos blessés. Nous devons nous souvenir que plus de trente millions d'adhérents se sont ralliés à l'œuvre de la Croix-Rouge Américaine ; parmi eux, les femmes sont les plus nombreuses, et nous ne saurions oublier la présence à leurs côtés, la collaboration infiniment touchante de 9 millions d'enfants.

Tous les Français qui ont lu l'histoire des Etats-Unis savent quel rôle les Américaines ont joué dans la fondation de leur nation, quel rôle elles continuent de jouer dans son développement et dans son progrès. La patrie de Lady Arbella, d'Anne Bradstreet, de Suzanne Quincy, d'Abigail Adams, de Dolly Madison, est aussi celle de Frances Willard, l'apôtre féminin

de la tempérance, de Clara Burton, dont le nom reste désormais inséparable de celui de la Croix-Rouge Américaine, de miss Jane Addams, la fondatrice de Hull House, l'incomparable *settlement* qui sert de refuge, de *home* et de club aux indigents de Chicago. Les Américaines de la Croix-Rouge viennent apporter et continuer chez nous, en la renouvelant et en l'adaptant aux circonstances, cette grande et noble tradition d'une lignée de femmes qu'une des nôtres, Mme Th. Bentzon, il y a une vingtaine d'années, offrit à notre admiration. Ce n'est pas à moi que revient aujourd'hui l'honneur de les remercier, mais je veux, du moins, les saluer très respectueusement au passage.

L'œuvre de la Croix-Rouge Américaine en France, Mesdames et Messieurs, est une œuvre vivante, qui croît et se transforme. Plutôt que d'en esquisser le tableau, il faudrait en retracer l'histoire. Nous admirerions alors la souplesse d'une organisation toujours prête à se conformer aux circonstances et aux besoins. Nous verrions comment, par exemple, les événements des mois de mars, avril, mai et juin firent passer au premier plan les secours aux réfugiés. Lorsque l'avance allemande dans l'Aisne et la Marne commença à refouler vers Paris des milliers de réfugiés qui se trouvaient ainsi sans domicile, M. le Préfet de Police demanda à la Croix-Rouge Américaine de l'aider à recevoir, nourrir et abriter tous ceux qui arrivaient dans le département de la Seine. La Croix-Rouge organisa un Comité d'urgence. A la gare de l'Est, une cantine militaire temporairement fermée, par suite du très petit nombre de soldats passant sur la ligne, fut rouverte pour les réfugiés. A l'extérieur de la gare de Lyon, un baraquement fut construit en huit jours pour compléter une installation existante. A la gare d'Ivry, la principale gare de départ des réfugiés passant par Paris, la Croix-Rouge Américaine installa une cuisine, un réfectoire, une salle de repos avec 200 chaises longues, des tables avec le matériel nécessaire pour écrire. Aux gares de Lyon, Montparnasse, des Invalides, elle envoya des fournitures dont la distribution resta complètement aux soins des œuvres françaises. Au séminaire de Saint-Sulpice qui, depuis 1914, sous la direction de la Préfecture de Police de Paris, servait de refuge pour les permissionnaires, une salle d'hôpital de 20 lits et une infirmerie pour enfants, furent installés, le dortoir fut augmenté de 300 lits et reçut 500 couvertures. Les membres de la Croix-Rouge Américaine à Paris travaillèrent comme volontaires dans les cantines des gares du Nord, de l'Est et d'Ivry ; la Société envoya 65.000 articles de vêtements, lingerie et chaussures. Elle a également aidé à nourrir ces réfugiés. 200 sacs immenses, remplis de chocolat en poudre, 100 sacs de café, 350 kilos de sucre, 65.000 articles de vêtements, lingerie et chaussures. Elle a également aidé à nourrir ces réfugiés. 200 sacs immenses, remplis de chocolat en poudre, 100 sacs de café, 350 kilos de sucre, 2.500 kilos de riz, beaucoup d'autres aliments furent envoyés

de ses magasins aux cantines. D'autres envois importants furent faits dans la Marne et dans l'Aube, ainsi qu'en divers points situés sur le passage des réfugiés. Des chargements de literie furent expédiés dans les villes du Centre et du Midi où ils se rendaient. Les délégués de la Croix-Rouge Américaine dans ces régions étaient avisés par télégraphe du départ des trains de réfugiés pour leurs départements.

Au printemps dernier, lors des raids d'avions, les voitures d'ambulance de la Croix-Rouge Américaine se sont trouvées les premières sur les points de chute des bombes. La direction a fait savoir à M. le Préfet de Police qu'elle était prête à s'occuper des victimes qui, sans être blessées, se trouvaient sans abri et dans le besoin.

Lorsque le major Murphy résigna, après quelques mois, ses hautes fonctions pour entrer dans l'armée, où il est maintenant colonel, il avait non seulement organisé le travail général de la Croix-Rouge en France, mais il avait encore conduit en Italie une Commission d'urgence qui, partie de Paris le 5 novembre, prodigua durant sept semaines à nos alliés italiens, en dehors du secours matériel le plus efficace, un secours moral d'une valeur inappréciable. Une Commission pour la Belgique travaillait aussi d'une manière permanente dans le coin inviolé du royaume où les souverains attendaient, avec une impatience et un héroïsme surhumains, l'heure de la réparation.

Cependant, le major Perkins — qui s'est rendu si cher à la France par son inlassable dévouement et l'ardeur généreuse de son zèle — avait remplacé le major Murphy comme Commissaire Général pour l'Europe, et le lieutenant-colonel Gibson, venait prendre au mois d'août les fonctions de Commissaire pour la France. Il adressait à tout le personnel placé sous ses ordres une déclaration où il rappelait d'abord le chemin parcouru depuis l'arrivée de la Commission, jusqu'aux 5.000 membres qui sont à l'œuvre aujourd'hui, sous la direction de 18 membres. La nation américaine a été satisfaite du résultat, comme l'atteste sa réponse au second appel qui lui a été adressé. Lorsque récemment, la Croix-Rouge Américaine a demandé la somme de 100 millions de dollars pour la continuation de son œuvre, 47 millions de personnes ont répondu et donné plus de 170 millions de dollars (plus de 850 millions de francs). Le Commissaire ajoutait que le travail s'effectuait dans des conditions sans cesse changeantes. L'arrivée d'une grande masse de troupes américaines et l'assurance de l'arrivée d'une masse encore plus grande, mensuellement, pendant une période indéfinie, leur répartition dans toute la France, maintenant et plus tard, aussi bien comme soldats que comme convalescents et blessés, rendaient nécessaire une nouvelle organisation plus souple, plus décentralisée et qui, en même temps, fonctionne d'une manière uniforme dans toute la France.

La déclaration concluait en ces termes :

« Travaillez ensemble, avec toute votre bonne volonté et de « bon cœur, pour le bien commun, et ne perdez jamais de vue « que c'est un privilège pour vous d'être ici, parmi des amis, « avec le pouvoir d'aider dans une petite mesure une population « civile qui a supporté patiemment le fardeau de la guerre, pen- « dant plus de quatre ans, une armée dont l'héroïsme a gagné « l'admiration de tous les Alliés. »

Bientôt la nouvelle organisation était établie. Elle partage le territoire français en neuf zones, dont chacune est placée sous l'autorité d'un directeur régional. Les chefs-lieux de régions sont Boulogne-sur-Mer, Brest, Nantes, Bordeaux, Marseille, Tours, Lyon, Paris, Neufchâteau. L'installation officielle du directeur à Lyon et à Marseille a fourni aux autorités civiles et militaires françaises une occasion, qu'elles ont saisie avec empressement, de témoigner leur sympathie et leur gratitude à la Croix-Rouge Américaine.

Sympathie et gratitude : voilà bien, Mesdames et Messieurs, le double sentiment que nous inspire l'œuvre accomplie sous nos yeux par cette grande Association Nationale au nom de la nation tout entière. Il s'y ajoutera un sentiment d'inébranlable confiance et de magnifique espoir, si nous regardons non plus le présent, mais l'avenir. Car ce que prépare une pareille amitié, une coopération si étroite et si affectueuse, c'est la grande coopération des deux pays et des deux peuples dans les œuvres de la paix. Oui, ces 5.000 amis d'Amérique qui sont venus nous aider à porter le fardeau de la guerre, à soigner nos blessés et nos malades, à défendre la vie de nos enfants contre des menaces plus nombreuses que jamais, à remettre au travail nos mutilés, à loger, vêtir et nourrir nos réfugiés, à soulager les infortunes qui ne peuvent attendre, — oui, tous ceux-là tissent de leurs mains fraternelles la trame indestructible de l'amitié future. Ils font autre chose encore : ils nous habituent à leurs méthodes et ils s'accoutument aux nôtres ; ils nous apprennent à travailler avec eux, ou plutôt nous apprenons à travailler ensemble, et nous cessons d'être les uns aux autres, et nous ne pourrons plus jamais redevenir, des étrangers. Ce ne sera plus seulement désormais par les seuls liens du sentiment, mais par ceux de la vie commune, que l'amitié franco-américaine sera indissolublement nouée. Ce sera peut-être le meilleur titre de la Croix-Rouge Américaine à la gratitude des deux peuples, d'avoir contribué pour une si grande part à former ces nœuds, qui leur sont déjà chers, et qui le leur deviendront chaque jour davantage, à mesure qu'une si heureuse union donnera tous ses fruits. Par l'intermédiaire de sa Croix-Rouge, la grande République américaine ne travaille à rien moins qu'à rapprocher son cœur du cœur de la France dans une fraternité si étroite qu'elle ne saurait être seulement celle d'aujourd'hui, mais sera aussi celle de demain ou, pour mieux dire, de toute l'ère nouvelle dont l'aurore se lève sur nos deux pays unis.

Discours de Mme Jules SIEGFRIED

au nom des Femmes et des Orphelins

MESDAMES,
MESSIEURS,

C'est comme Alsacienne que j'ai été choisie pour exprimer à la Croix-Rouge Américaine, la reconnaissance profonde des veuves et des orphelins, et aussi de toutes les femmes de France qui voient à l'œuvre ses troupes vaillantes de la pitié et de la charité car, ne l'oublions pas, l'Alsace et la Lorraine sont devenues le symbole des justes revendications de la guerre actuelle.

Que votre programme est beau ! Redisons-le ici : adoucir les deuils ainsi que toutes les cruelles souffrances physiques et morales qui ont frappé également le civil, le soldat, les hommes, les femmes et les enfants. C'est ce que vous avez fait, c'est ce que vous ferez encore jusqu'au jour où notre Patrie bien-aimée, théâtre de tant de douleurs et de crimes, refleurira grâce à la vaillance de nos soldats et de nos alliés, et aussi grâce à cette incessante action d'amour et de sacrifice de votre Croix-Rouge, des nôtres et de nos efforts à tous.

Vos grands cœurs ne se sont pas contentés de se joindre à nous dans les soins à donner à nos soldats blessés, dans les ambulances et jusque sur les champs de bataille. Tout en cherchant sous les obus nos vaillants défenseurs blessés et mourants, vous n'oubliez pas que la mort laisse derrière elle des veuves et des orphelins.

Des veuves ! Qui dira ce que ce mot contient de tristesses et de douleurs morales et matérielles. Qui saura exprimer la solitude qu'apporte dans la vie la disparition d'un être qui était bien souvent toute votre joie et presque toujours un appui. Lorsque cette veuve est pauvre, quand elle n'avait jamais songé qu'elle serait un jour obligée de gagner sa vie, quelle force il lui faut pour accepter sa destinée nouvelle. Si, de plus elle est mère et qu'elle se voit tout à coup privée de son soutien et ayant à sa charge des enfants à élever, à nourrir, à vêtir ; quand cette femme du peuple se rend compte de sa faiblesse et de son ignorance en face des problèmes angoissants de la vie de demain, oh ! alors comme son titre de veuve lui paraît lourd à porter.

Et l'orphelin ! Comment dire tout ce que ce mot contient de douleur, de solitude, d'abandon, surtout lorsque l'enfant, si souvent, est à la fois privé de son père et de sa mère. Quelqu'un

a dit et combien cette pensée est juste et profonde : « A quelque âge qu'on perde son père ou sa mère, on est toujours plus ou moins orphelin. » Qu'est-ce à dire, sinon que l'amour paternel et maternel, instinct sublime, apporte toujours, sans se lasser ni rien demander en retour, au cœur des enfants, une tendresse que nulle autre ne peut égaler.

Ces choses, amis américains de la Croix-Rouge, vos nobles cœurs les ont comprises et pratiquées, et vous avez recherché les veuves et les orphelins comme on recherche des trésors. L'enfant vous est cher, mais aussi combien l'enfant vous aime. Je n'oublierai jamais le spectacle touchant qui a frappé mes yeux cette année. C'était dans un petit jardin public. Un soldat américain, blessé, assis sur un banc, tenait entre ses bras un petit enfant qui se blotissait contre lui avec un sourire de joie et de confiance adorable. C'était comme un symbole de l'union présente et future, née de la douleur, du sacrifice et de l'amour.

Vous venez d'entendre le remarquable rapport de M. Firmin Roze. Je n'ai donc pas à entrer dans les détails de votre œuvre, admirable dans tous ses domaines. Ma douce tâche est de vous apporter aujourd'hui, au nom des veuves et des orphelins, un des plus beaux mots de la langue française et de vous dire pour eux : Merci !

On dit dans de vieilles chroniques que Christophe Colomb, cinglant en haute mer, découvrit les approches du Nouveau-Monde par les parfums exquis qui venaient de ses rives. Et nous, Français, à notre tour, lorsqu'en des jours d'anxiété inoubliable, les Croix-Rouges Américaines, bravant les ondes perfides, venaient à nous, précédant ceux qui devaient nous apporter la certitude de la victoire, un parfum d'espérance et de joie pénétra dans nos cœurs. Ne portiez-vous pas, ô fidèles Alliés, sur votre poitrine, les signes sacrés de l'amour et du salut ?

Discours de M. l'Amiral TOUCHARD

au nom de la Croix-Rouge Française

MESDAMES,
MESSIEURS,

Après les paroles éloquentes de M. le Sous-Secrétaire d'Etat au Service de Santé, au nom du Gouvernement, après le rapport si complet, si documenté et l'éloquente péroraison de M. Firmin Roz, qui a fait le tableau impressionnant de l'œuvre de la Croix-Rouge Américaine, après Mme Jules Siegfried, dont le langage était empreint d'une émotion si vraie, si communicative, ce que je pourrai dire sera bien terne, bien incomplet ; mais la Croix-Rouge Française tient à cœur de joindre son témoignage à tous ceux qui sont rendus aujourd'hui à la libéralité magnifique de la puissante Société dont nous sommes heureux, dans cette salle consacrée à la glorification de nos Alliés, de saluer l'éminent président.

Les rapports de courtoisie, de sympathie, qui s'établissent aisément entre Sociétés poursuivant le même but et animées des mêmes sentiments, ont été empreints, dès nos premières rencontres dans les Congrès internationaux de la Croix-Rouge, d'une cordialité toute particulière, née de la fraternité d'armes lointaine qui avait laissé au cœur des deux nations, de précieux souvenirs.

C'est sous l'empire de ces souvenirs que, dès le début de la guerre, la Croix-Rouge Américaine s'est empressée à venir nous aider de toutes les façons.

Dès l'hiver de 1914-1915, on pouvait s'adresser à elle pour obtenir indistinctement des vivres, des médicaments, des ustensiles de ménage, des instruments de chirurgie, des vêtements chauds de tous genres, des objets de pansement... Quelle que fût l'importance émanant des formations sanitaires ou des cantines de gares réparties sur toute l'étendue du territoire, elles recevaient entière satisfaction.

Au fur et à mesure que la prolongation de la guerre raréfiait notre production et entraînait l'épuisement des réserves, les besoins se faisaient plus urgents : la Croix-Rouge Américaine, avec une clarté de vues, une netteté de décision, une promptitude d'exécution, toutes qualités caractéristiques de la race, organisait des services nouveaux, répondait à toutes les exigences ; ce fut alors le ravitaillement de la Belgique et de nos malheureuses populations du Nord, la création de nombreux hôpitaux modèles dans lesquels des dizaines de milliers de nos soldats ont trouvé les soins les plus éclairés, les plus dévoués ; la distribution de vivres aux réfugiés des départements envahis, l'assistance prêtée à tous ceux qui voulaient rentrer dans leurs foyers dévastés, proviennent encore en grande partie de cette même source.

J'avais été tenté, pour compléter cette esquisse, forcément trop brève, d'essayer de chiffrer l'importance des bienfaits de la Croix-Rouge Américaine : j'ai reculé devant l'énormité de la tâche. Et à dire vrai, sans vouloir déprécier en aucune façon la bonne organisation des services de comptabilité de nos amis, je ne suis pas bien certain que j'aurais pu y trouver les renseignements dont j'aurais eu besoin : je soupçonne fortement la main droite, qui tient la plume et qui obéit aux sommations de la raison de ne pas être toujours au courant des gestes accomplis par la main gauche qui, elle, obéit aux inspirations du cœur.

Quoi qu'il en soit, deux faits restent incontestables. Le premier vous a été annoncé par M. Firmin Roz, et j'ai plaisir à répéter après notre ami le chiffre du don plus que royal qui a été fait à la Croix-Rouge Française par nos généreux collègues, ces dix millions de francs qui nous ont été donnés pour nous aider à continuer notre œuvre. Le second fait, c'est que la caisse de la Croix-Rouge Américaine, alimentée exclusivement par la prodigalité charitable de ses membres se remplit, à l'inverse du tonneau des Danaïdes, plus vite que ne l'épuise le flot continu des bienfaits répandus partout et pour tous.

De la Croix-Rouge Américaine aux armées qu'elle assiste, qu'elle réconforte matériellement et moralement, la transition est toute naturelle et vous ne me pardonneriez pas de ne pas adresser l'hommage de notre gratitude aux armées vaillantes qui combattent sur le sol de notre Patrie, en union fraternelle avec nos troupes.

Il y a un an, lorsque j'ai eu l'honneur de recevoir, au nom de la Croix-Rouge Française, les délégués de la Croix-Rouge Américaine, j'ai salué la bannière étoilée qui venait se ranger à côté de nos vieux étendards, j'ai salué les fils de la libre Amérique prêts à sceller de leur sang le pacte conclu avec les champions qui les avaient précédés dans l'arène : depuis, cette bannière s'est largement déployée : elle est en des mains puissantes et ses plis claquent joyeusement au vent de la Victoire.

C'est parce que l'Allemagne a mésestimé cette puissance de l'Amérique, c'est parce qu'elle a répondu par un injurieux dédain aux légitimes demandes de garanties présentées par ce peuple jeune, sain, conscient de sa force, soucieux de sa dignité, c'est parce qu'elle a méconnu l'âme américaine éprise d'un

idéal de générosité, de loyauté, de justice, de liberté, c'est enfin parce que l'Allemagne a continué à perpétrer ses fautes dans l'aveuglement de son orgueil insolent, que les aigles impériales, les oiseaux de proie, dignes emblêmes des incendiaires et des pillards qui ont mis à sac ce pauvre et grand pays, devront céder sous le poids de la lourde défaite qui mettra enfin un terme à l'agression inique dont la France, dont l'Europe et le monde ont été les victimes.

Discours de M. le Général MALLETERRE

au nom des Mutilés de la Guerre

La Croix-Rouge Américaine et les Mutilés de la Guerre

MESDAMES,
MESSIEURS,

Dans l'œuvre immense, aussi immense que la guerre, que la Croix-Rouge Américaine accomplit et que les précédents orateurs viennent de vous exposer, elle ne pouvait oublier ces soldats qui, guéris de leurs blessures, mais devenus invalides, réformés et pensionnés, rentrent dans le rang social, avec l'auréole de leurs exploits, avec les médailles qui les récompensent, mais aussi avec l'incertitude de l'avenir. On les a confondus sous le nom de Mutilés de la Guerre. On les appelle aussi les invalides de la guerre, expression plus conforme à la réalité et qui comprend tous les réformés des catégories 1 et 2 ; 1 étant les blessés, 2 les malades, en particulier les tuberculeux.

Depuis quatre ans que dure cette effroyable guerre, la question des mutilés et réformés s'est posée devant les pouvoirs publics, devant le Parlement, et, on peut le dire, devant la Nation elle-même. Question législative et financière pour les justes réparations dues à ces héroïques victimes de la guerre. Question économique et sociale pour la reprise du travail par ces soldats, redevenus citoyens, mais diminués dans leurs capacité professionnelle.

Dans la courte déclaration que je fais ici, je n'ai pas à parler de la question législative et financière qui a soulevé de longues délibérations dans le Parlement, en particulier pour la loi des pensions, et qui paraît être trop encore le principal souci des mutilés et de leurs représentants.

De nombreux groupements de mutilés se sont formés, partout en France, sous des formes diverses, poursuivant à la fois l'entr'aide et l'assistance mutuelles et leurs légitimes revendications.

J'ai été un des premiers à me pencher sur mes camarades de gloire et d'infortune, j'ai formé une des premières associations, avec l'aide d'amis généreux et dévoués, et j'ai joint mes efforts personnels à ceux qui se préoccupent de faire obtenir aux mutilés les réparations et compensations auxquelles ils ont droit.

Mais j'ai été plus particulièrement préoccupé, dès le début, des conditions nouvelles dans lesquelles allaient se trouver les mutilés pour se remettre au travail dans la mesure compatible avec leur invalidité. En effet, il s'est posé immédiatement le problème de la reprise du travail qui a engendré ce qu'on appelle la rééducation et la réadaptation professionnelles.

Le temps m'est mesuré trop court pour entrer dans un exposé suffisamment précis. Qu'il me suffise de vous dire que l'expérience semble avoir prouvé aujourd'hui que la grande majorité des mutilés et réformés nº 1 peuvent reprendre le travail et devenir des travailleurs *normaux,* c'est-à-dire capables du même rendement et du même salaire que lorsqu'ils étaient intacts, à la condition qu'ils soient bien orientés vers le métier et la profession qui conviennent à leur blessure et à leur mutilation, et qu'ils soient rééduqués et réadaptés complètement. Nous avons eu des exemples extraordinaires de grands mutilés, d'aveugles, de manchots des deux mains, redevenant des travailleurs normaux.

Il leur reste malheureusement à tous, quelles que soient leurs blessures, le risque d'accident, plus grave que pour le travailleur intact. Et c'est pourquoi l'Etat doit, en plus de la récompense de l'héroïsme, du sang versé et de la mutilation, la pension qui garantit au moins la sécurité du pain quotidien.

Mais, si l'Etat a ce devoir, le mutilé a aussi son devoir qui est la conséquence de celui qu'il a rempli comme soldat. Il doit reprendre le travail, dans son propre intérêt, pour lui-même, pour son foyer, pour sa famille, par dignité d'homme. Mais il le doit aussi comme citoyen pour coopérer au travail collectif qui assure la prospérité et la force de l'Etat, disons le mot, de la patrie ! Et les mutilés de la guerre, je peux le dire hautement ici, en ont bien le sentiment. Ils ont été d'admirables soldats de France, ils savent qu'après avoir combattu, ils ont encore une tâche à remplir, celle de remplacer les trop nombreux morts qui ont disparu, qui ne reviendront plus au travail, et de contribuer, pour leur part, à la restauration économique du pays.

C'est à cette tâche que la Croix-Rouge Américaine est prête à les aider. Vous venez d'entendre ce qu'elle a fait pour les soins de nos blessés et de nos tuberculeux, pour la reconstitution des pays envahis, pour les réfugiés, pour tous ceux qui souffrent. Elle a pensé aussi aux mutilés, à cette reprise de travail nécessaire. Elle a aidé les œuvres qui s'y sont vouées. Je lui dois une reconnaissance particulière pour ce qu'elle a fait pour l'œuvre que j'ai fondée, pour l'hôpital chirurgical des réformés de Neuilly. Mais elle a agi aussi par elle-même.

Miss Grâce Harper, le chef du Bureau de la Rééducation des Mutilés, me pardonnera de lui rendre un hommage public. Déjà experte en ces questions, elle a étudié tout ce qui se fait en France, en vue de la rééducation professionnelle, elle a aidé les écoles existantes, elle marche d'accord avec notre Office National des Mutilés et Réformés. Et elle a fondé un premier modèle d'une ferme usine agricole où les mutilés peuvent venir se réadapter à la terre. Elle a compris que le retour à la terre est la grande voie de la reprise du travail, en même temps que le milieu le plus sain pour les blessés, comme pour les tuberculeux.

Elle et la Croix-Rouge m'en voudraient d'insister davantage sur ce qu'elles se préparent à faire.

Je suis certain d'être l'interprète de tous ceux qui, comme moi, ont pris la charge des intérêts des mutilés, en apportant à la Croix-Rouge Américaine l'hommage de notre gratitude.

Nous savons qu'entre les Etats-Unis et la France les liens d'amitié ont pris, pendant cette guerre, une force indissoluble. Mais ce qui nous unira à jamais, encore plus peut-être que la commune bataille pour la Liberté des Peuples, et que les intérêts économiques de l'avenir, c'est cette divine figure de la Charité qui, sous la forme des femmes américaines accourues en foule sur notre sol, s'est penchée sur nos douleurs et sur nos misères pour les panser, les soulager, les consoler et les guérir.

Général MALLETERRE.

Discours de M. Henry P. DAVISON

Président du Comité de guerre de la Croix-Rouge Américaine de Washington.

MESDAMES,
MESSIEURS,

Quand le premier contingent du corps expéditionnaire américain débarqua en France, le général Pershing et son état-major s'empressèrent de se rendre au tombeau du marquis de La Fayette. Là, le général prononça ces mots, qui sont déjà devenus historiques : « La Fayette, nous voici ! » Aucun endroit, en France, ne pouvait être mieux choisi pour reconnaître la dette militaire et politique que les Etats-Unis ont contractée envers la France.

Nous autres, Américains, nous croyons humblement que les événements, qui se sont déroulés dans la suite, ont prouvé que le général Pershing parlait à bon escient en prononçant ces mots désormais fameux. Sous sa direction, sous le commandement suprême du général Foch, en coopération avec les vaillants soldats de France et d'Angleterre, la jeunesse d'Amérique a combattu et versé son sang pour que la France, l'Amérique et le monde soient libres. Ce sang rouge, imprimé comme un cachet que l'union formée, en 1783, à Yorktown, en vertu de laquelle deux grandes nations libres ont engagé leur parole dans un pacte commun pour lutter contre la tyrannie partout et toujours.

Ce fut le privilège de la Croix-Rouge Américaine de prendre dans ces grands événements mondiaux une part dont tout Américain loyal est fier. Par le fait même qu'elle est une organisation volontaire, la Croix-Rouge Américaine jouit d'une mobilité et a une liberté d'action qui la mettent en mesure d'accomplir son œuvre avec une rapidité plus grande que ne le pourraient les Gouvernements et les armées avec leur outillage nécessairement plus compliqué. C'est pourquoi la Croix-Rouge Américaine a pu précéder les armées des Etats-Unis en France et, en attendant leur arrivée, donner l'assurance que le cœur de leurs compatriotes était uni au cœur des Français dans cette grande cause ; et cette assurance, j'en ai le ferme espoir, a déjà profité dans une certaine mesure à la France et à ses vaillants enfants. Dès l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, la Croix-Rouge Américaine a mobilisé ses forces et ses ressources, et s'est empressée

tout d'abord de venir en aide, par tous les moyens possibles, aux soldats français et à leurs familles, en second lieu, de préparer la voie à nos propres soldats qui allaient arriver en France. Si ces projets et ces efforts ont été couronnés de succès, ce résultat a été dû, autant à la cordialité de l'accueil des Français et à leur propre coopération, qu'à notre propre initiative. Sans la collaboration que les autorités officielles et les particuliers en France nous ont prêtée, nos efforts n'auraient pu aboutir.

En ma qualité d'Américain, je me réjouis de ce que mes compatriotes ont compris la situation et, en ma qualité de Président de la Croix-Rouge Américaine, je suis heureux qu'ils aient trouvé dans la Croix-Rouge Américaine l'intermédiaire par lequel eux, les non-combattants, ont pu exprimer d'une manière concrète leur sympathie pour la France et leur reconnaissance pour l'aide militaire que ce pays a apporté à notre jeune République, et pour le concours politique qu'il lui a prêté dans les difficultés auxquelles elle eut à faire face au XVIIIe siècle.

Mais la dette que l'Amérique a contractée à l'égard de la France est autre chose qu'une dette militaire et qu'une dette politique. Ce que nous lui devons est moins apparent mais plus précieux, et c'est cet ensemble d'éléments qui contribuent à la civilisation d'un pays.

L'anglais est à la base de notre culture américaine, et nous sommes fiers des solides fondations britanniques sur lesquelles repose notre civilisation ; mais — et pas un Anglais ne nous contredira, — se sont exercées sur notre population mélangée des influences qui ne sont pas exclusivement britanniques ; c'est au Continent, en particulier à la France, que nous devons, pour une grande part, le raffinement de notre culture. Ces influences françaises n'ont pas été l'effet d'un simple accident ou d'un pur hasard ; elles nous ont été apportées par les jeunes Américains et les jeunes Américaines qui avaient profité, en France, du précieux enseignement des maîtres français. Le Louvre et la Sorbonne sont aussi familiers aux jeunes artistes américains que notre capitale ou que les chutes de Niagara le sont à tous les Américains.

Voici un dicton qui a cours en Amérique : « Pour tout bon Américain, Paris est le Paradis » ; aussi, nombreux sont les Américains qui seront venus à Paris bien longtemps avant de mourir, qui y seront venus en pleine jeunesse, à l'âge où les impressions sont vives, pour étudier les arts français, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la littérature et les sciences théoriques et appliquées. Il en est résulté que les noms d'illustres Français, Daudet, Corot, Rodin, Debussy, Pasteur, Curie, sont aussi connus actuellement aux Etats-Unis qu'ils le sont en France.

La dette militaire et la dette politique que l'Amérique avait contractées envers la France ne pouvaient être mieux reconnues que sur le tombeau de La Fayette ; de même, il ne pouvait y

avoir de cadre mieux approprié que la Sorbonne pour proclamer notre dette envers la civilisation française.

C'est dans cette enceinte que notre jeunesse s'est réunie pour étudier, sous la direction de vos savants. C'est ici que nos érudits et nos lettrés ont expliqué la vie américaine et l'âme américaine devant des auditoires français. C'est ici que l'*Entente Cordiale* des Nations s'est formée, sans laquelle il ne saurait y avoir aucun accord stable et durable entre Gouvernements. C'est pour préserver la vraie civilisation, au sens où les Français la comprennent, que les Etats-Unis ont joint leurs armes aux armes de la France.

Cette guerre mondiale a fait sortir le peuple américain de son provincialisme, a étendu l'horizon de sa vision, a élargi sa compréhension. Au point de vue géographique, la France est toujours aussi éloignée qu'en 1913 des Etats-Unis, mais au point de vue psychologique et moral, c'est maintenant notre voisine la plus proche. Et votre grande fête nationale du 14 juillet fut célébrée partout cette année en Amérique, de New-York à San-Francisco, dans les villages éloignés des Montagnes Rocheuses ou des grandes plaines de l'Ouest ; elle fut célébrée avec la même ferveur que nous apportons à la célébration de notre anniversaire de la Liberté, le jour du 4 juillet. Je ne veux me servir de quelques chiffres que pour rendre plus compréhensibles les résultats obtenus par mes compatriotes, hommes ou femmes. En plus de l'argent qu'ils ont souscrit, de façon à ce que l'œuvre humanitaire pût être menée à bonne fin, ils ont fabriqué et expédié principalement en France, afin d'aider les soldats et les civils de France et nos propres soldats combattant sur le sol français, pour environ cinquante millions de dollars de fournitures variées. La Croix-Rouge Américaine est aujourd'hui la manufacture la plus importante du monde, mais avec la liste la plus faible de salaires. Le nombre de ses employés atteint plusieurs millions, et les salaires payés se chiffrent par peu de chose, car nos employés sont des travailleurs volontaires qui trouvent leur récompense dans la satisfaction du devoir accompli.

Il y a aujourd'hui vingt-deux millions d'Américains adultes enrôlés dans la Croix-Rouge et autant de jeunes écoliers dans notre *Junior Red Cross*. Sans doute, le nombre total de nos membres égale la population française. De tous les emblèmes arborés aux Etats-Unis, l'insigne de la Croix-Rouge est celui qu'on voit le plus fréquemment, plus souvent même que le drapeau national. Quand on voyage en Amérique, on voit l'affiche de la Croix-Rouge aux fenêtres des habitations, aussi bien des résidences superbes des villes que des humbles cottages. Il n'y a pas une agglomération, si petite soit-elle, en Amérique, où n'existe une section de la Croix-Rouge. Tous ces centres de la Croix-Rouge sont aussi actifs qu'ils sont nombreux.

En vous citant ces chiffres, je ne veux que vous faire comprendre à quel point la Croix-Rouge est l'intermédiaire par lequel le peuple américain a exprimé et exprime encore son ardente volonté de voir la France délivrée du destructeur, de voir la France vivre, de voir la civilisation française épargnée afin de faire fructifier la civilisation du monde entier.

Nous sommes à une heure décisive, une heure à laquelle le monde civilisé aspire depuis longtemps, car tous les signes annoncent une glorieuse victoire des forces alliées, et une victoire dans un avenir qui n'est pas éloigné. Le jour exact et définitif de cette victoire est encore indéterminé. Sera-ce dans un mois, dans deux mois, dans six ou dans douze?

Que la victoire soit prompte et complète, cela dépend de vos populations de France, militaires et civiles, de notre peuple d'Amérique, du brave peuple de Grande-Bretagne et de tous nos Alliés.

C'est, à n'en pas douter, un bel hommage que l'Allemagne rend à notre intelligence avec ses manœuvres de paix. Quant à moi, mon opinion personnelle d'Américain et citoyen du monde, est que la seule proposition venant d'Allemagne qui méritât de retenir notre attention, devait émaner du Kaiser lui-même, sous la forme et avec la couleur du drapeau blanc.

Quand viendra le jour de la victoire, — cette victoire, payée par tant du précieux sang de la France et de ses Alliés, — alors se poseront les problèmes de la paix, et il faudra les envisager avec autant d'ardeur, oui, aussi héroïquement que les soldats de la France et de ses Alliés ont envisagé les problèmes de guerre. Ces problèmes, seront-ils en petit nombre ou en grand nombre? Difficiles ou faciles à résoudre? A mon avis, les réponses à ces questions regarderont ceux qui seront désignés pour siéger à la table de la paix ; elles dépendront avant tout de la manière dont ils comprendront la grande cause pour laquelle la guerre a été engagée. C'est sur ces hommes que reposera la responsabilité de la paix future et du bonheur du monde.

Ceux qui sont chargés de cette énorme responsabilité doivent comprendre qu'ils représentent non point leur propre personnalité, ni des dynasties égoïstes, ni des nationalismes égoïstes, ni les ambitions d'aucun homme ou d'aucun groupe d'hommes, mais les peuples eux-mêmes, les peuples en quête de règlements qui les exempteront à jamais, et rendront en fait impossible, une répétition des agonies de ces quatre dernières années.

Celui qui s'approche de la table de la paix avec des vues d'exploitation, soit de lui-même, soit de tel ou tel peuple, s'en approche dans un esprit que les peuples ne tolèreront pas. L'égoïsme ne peut avoir cours en cette occasion, sous quelque forme que ce soit. Au prix de leur sang, les peuples ont acquis des droits et il n'y a que ces droits-là qui comptent.

Si la Croix-Rouge Américaine a pu, par ses actes, interpréter, en quelque sorte, l'esprit nouveau de l'âge nouveau qui va s'ouvrir et qui doit s'ouvrir, la Croix-Rouge Américaine aura

eu sa récompense. Si le peuple américain, qui est entré dans cette guerre, non point pour un gain national, mais pour fonder solidement les droits humains dans une solidarité universelle, a contribué à hâter le jour où l'opinion universelle se prononcera pour une communauté universelle, capable d'agir à l'unisson, de châtier les torts qu'on lui a faits, et de favoriser le bien commun de tous, alors le peuple américain aura eu sa récompense.

En ma qualité d'Américain et de Président du Comité de Guerre de la Croix-Rouge Américaine, je crois que le désir de l'Amérique et les desseins de la Croix-Rouge sont semblables, ne font qu'un : créer un monde où il y ait pour tous les hommes les mêmes chances égales de bien-être et de bonheur.

Discours de M. Louis BARTHOU

MONSIEUR LE MINISTRE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Aucun titre ne me désignait particulièrement pour occuper, au cours de cette belle réunion, le fauteuil de la présidence, mais j'y ai été appelé par une invitation si courtoise, si flatteuse, qu'il m'a été impossible de décliner l'honneur qui m'était fait. Et je m'en réjouis à cette heure, car j'ai éprouvé, au milieu de vous, la joie la plus émouvante, la plus réconfortante.

Les uns et les autres, nous sommes venus accomplir un acte de gratitude et de solidarité.

M. le Sous-Secrétaire d'Etat au Service de Santé a dit, au nom du Gouvernement, avec l'autorité qui s'attache à ses hautes fonctions et avec un grand talent, ce que nous pensons tous de l'action bienfaisante de la Croix-Rouge Américaine. Il disait que nous avons été moins fiers d'avoir été aidés que d'avoir été compris : nous avons été aidés parce que nous avons été compris, et nous avons été compris parce que nous avons été aimés. Avant d'intervenir dans la guerre par la force puissante de leurs armées héroïques, les Etats-Unis nous avaient aidés, parce que, dès le premier moment, ils avaient senti combien notre cause était juste : une cause juste ne pouvait laisser indifférent un grand peuple qui s'est constitué dans la revendication même de la justice.

Il y a quelques jours, dans une réunion tenue au Havre, je faisais un rapprochement dans lequel se résume pour moi la signification de cette guerre. Le 23 juillet 1914, l'Autriche-Hongrie adressait à la vaillante Serbie un ultimatum qui rendait tous pourparlers impossibles ; quatre ans plus tard, le 12 septembre 1918, les armées américaines enlevaient, dans le département de la Meuse, le saillant de Saint-Mihiel que les armées allemandes occupaient depuis le début de la guerre. Et c'est ainsi que la guerre prend toute sa signification : une nation, petite par le nombre de ses habitants, grande par son héroïsme, a été envahie ; quelques jours après, une autre nation, petite par son étendue mais grande par les vertus de ses habitants, a vu sa neutralité violée ; à l'heure où la Serbie était envahie, à l'heure où la Belgique voyait son sol souillé par les hordes allemandes, ne vous y trompez pas, l'intervention des Etats-Unis dans la guerre était déjà en puissance, elle était un fait nécessaire et inévitable.

Dès avant l'intervention des armées des Etats-Unis, la Croix-Rouge Américaine, tout en poursuivant une œuvre à côté de la guerre, a fait la guerre avec nous et pour nous.

Vous avez entendu tout à l'heure l'exposé de M. Firmin Roz. Il a tout dit. En s'excusant de vous présenter une longue et sèche énumération, M. Firmin Roz a apporté des faits, des chiffres... Quand on veut louer la charité, la bienfaisance, les faits et les chiffres comptent ; comme disait le bon Verlaine, qui est aimé et admiré aux Etats-Unis, tout le reste est littérature.

Et pourtant, non. Il y a, dans le reste, des choses qui comptent, et je serais véritablement injuste si je ne remerciais pas, parce qu'ils ont tout dit, ceux qui ont pris la parole avant moi.

Vous avez entendu Mme Jules Siegfried parler au nom des femmes et des orphelins ; une fois de plus, nous avons constaté avec une admiration respectueuse, combien Mme Siegfried savait mettre de substance, de pensée, de nobles sentiments dans la brièveté des mots. Après elle, M. l'amiral Touchard s'est fait l'interprète éloquent de la Croix-Rouge de France ; mais je tiens à dire que, désigné pour parler au nom de la Croix-Rouge Française, il n'est pas ici le seul représentant des admirables organisations auxquelles, en ce jour, peuvent aller aussi notre reconnaissance et notre admiration la plus profonde. A côté de M. l'amiral Touchard, les trois Sociétés qui constituent la Croix-Rouge Française sont représentées : la Société de Secours aux Blessés Militaires, par Mme d'Haussonville, sa présidente ; l'Union des Femmes de France, par sa présidente, Mme Pérouse ; l'Association des Dames Françaises par sa présidente, Mme Ernest Carnot. Cette triple présence a une signification qui ne peut échapper à nos amis, à nos alliés, qui auront été très sensibles au discours de M. l'amiral Touchard.

Vous avez acclamé les paroles du représentant de la Croix-Rouge Française ; vous avez eu raison. Il y a, dans ce vaillant soldat, un admirable créateur. Avec vous tous, j'ai été charmé par cette clarté dans l'expression du droit, par cette véhémence dans l'expression de la passion la plus généreuse, par cette verve enfin de l'esprit, qui n'est qu'une autre forme des délicatesses du cœur.

Après M. l'amiral Touchard, vous avez également applaudi M. le général Malleterre : il avait le droit glorieux de parler au nom des mutilés ; il ne s'est pas contenté, — je lui en sais gré, — de se faire l'interprète de leurs droits, de leurs revendications : une fois de plus, avec sa haute autorité, il a exposé quels étaient leurs devoirs.

Et pour couronner cette série de discours, M. Henry P. Davison s'est levé et a parlé au nom du Comité de Guerre de la Croix-Rouge de Washington dont il est le distingué président. Vous l'avez acclamé dès qu'il s'est levé, et avant qu'il ait pris la parole, et vos applaudissements disaient que vous connaissiez déjà le dévouement de cet apôtre ; ils étaient la récompense publique méritée de la tâche admirable à laquelle il s'est consacré tout entier.

Quand M. Davison parlait, je tendais vers lui mon oreille et je rapprochais mon cœur : ainsi j'étais bien assuré de ne pas tout perdre. Certes, tous les sons parvenus à mes oreilles ne se sont pas tous traduits en pensées, mais quand mon cerveau ne comprenait pas, mon cœur qui s'était rapproché devinait. J'ai fort bien pénétré tout ce que l'éminent président de la Croix-Rouge Américaine a dit et de l'œuvre qu'il préside, et de la France ; bien plus, il y a des sons dont j'ai admirablement saisi la signification.

Quand M. Davison parlait d'humanité, de justice, de civilisation, j'étais sûr qu'il ne faisait pas l'éloge de l'Allemagne. Quand, ensuite, avec une intonation particulière qui pénétrait nos oreilles, il accentuait le mot « Kultur », alors j'ai bien compris qu'il flétrissait cette dérision de l'esprit, du cœur, de la civilisation et du droit.

Et puis, c'est de la France et de son influence dans le monde, qu'il a parlé en termes des plus nobles ; quand il a prononcé le nom de La Fayette et celui du maréchal Foch, j'ai compris qu'en La Fayette il saluait l'homme qui avait contribué à la libération du Nouveau-Monde, en Foch le glorieux commandant en chef des soldats qui, eux, libéreront le monde.

Oserai-je, après l'expression si éloquente de tels sentiments faire une petite querelle à M. Davison. Je ne puis résister, cependant, au besoin de relever une phrase qu'il a prononcée. Il faut, disait M. Davison, que ce soit le Kayser qui arbore le drapeau blanc : je suis sûr que ce n'est là qu'une image ; ce drapeau a trop de pureté dans sa blancheur, et les mains sanglantes de l'assassin ne pourraient que le souiller.

A celui-là, nous réservons un autre sort. Dans les vers vengeurs que nous acclamions, Guillaume II c'est le bandit. Ce bandit, il faudra qu'il rende des comptes ; il faudra que les Etats civilisés constituent la Cour d'Assises de l'Humanité, et il faudra, pour que le châtiment de ce bandit couronné soit complet, que cette Cour d'Assises des nations civilisées se tienne à Reims, devant la cathédrale en ruines... ou plutôt non, qu'elle se tienne à Bruxelles, sur la place de l'Hôtel-de-Ville !

Mesdames, Messieurs, on vous a dit déjà tout ce que nous devions à la Croix-Rouge Américaine. Je voudrais, à mon tour, évoquer devant vous ce qu'il y a au delà de ces millions de dollars, vous montrer non seulement les mains qui donnent, mais les cœurs qui se sont donnés.

Dans tous les villages, là-bas, m'a-t-on dit, il y a à l'entrée des maisons deux drapeaux : le premier porte une ou plusieurs étoiles... autant d'étoiles que d'enfants sont entrés dans cette guerre ; le second est le drapeau de la Croix-Rouge ; il signifie qu'on souscrit à l'œuvre immense de charité.

Un mot encore qu'on m'a rapporté vous dira quelle gratitude

nous devons à ces millions de donateurs rangés sous les bannières de la Croix-Rouge Américaine.

Une pauvre femme, dans un petit village, avait donné sa modeste obole, tout ce qu'elle pouvait offrir ; comme on lui demandait son nom pour la liste des souscripteurs, elle eut ce mot simple et sublime : « A quoi bon ? Ce n'est pas mon nom, c'est mon cœur qui donne. »

Tous les cœurs américains se sont donnés. M. Firmin Roz a rappelé, tout à l'heure, aux applaudissements de l'Assemblée, le don de 10 millions de francs faits par la Croix-Rouge Américaine au général Pétain pour venir en aide aux familles nécessiteuses des soldats français ; vous avez applaudi également les quelques lignes qui sont inscrites en tête des lettres envoyées aux familles secourues ; me sera-t-il permis de les rappeler ?

« Les Américains sont entrés dans la guerre avec la ferme « volonté de mettre dans la défense des intérêts alliés toutes « leurs forces, toutes leurs ressources, toute leur énergie. »

Cette formule m'avait frappé ; elle est belle, elle est simple, elle est forte en elle-même ; mais il me semblait pourtant qu'elle était comme un écho ; j'avais le souvenir de l'avoir déjà lue quelque temps auparavant. Il m'a d'ailleurs été facile de la retrouver. J'ai repris le discours du président Wilson devant le Congrès des Etats-Unis à la date du 4 décembre 1917 et j'y ai lu ces lignes :

« Qu'il n'y ait pas de malentendu. Notre tâche actuelle et « immédiate est de gagner la guerre, et rien ne nous détour« nera de cette tâche avant son entier accomplissement. Toutes « les forces, toutes les ressources que nous possédons, res« sources en hommes, ressources en argent, ressources en maté« riel, y sont consacrées et continueront à l'être jusqu'à l'achè« vement de cette tâche. Je conseillerai à ceux qui désirent « amener la paix avant l'acceptation de ce dessein, d'aller por« ter leur avis ailleurs ; nous ne les envisagerons même pas ; « nous ne considérerons la guerre comme gagnée que quand le « peuple allemand, par l'intermédiaire de représentants du« ment accrédités, nous fera savoir qu'il est prêt à accepter « des accords basés sur la justice et à réparer les torts que ses « maîtres ont causés. »

Tout y est, voyez-vous.

Alors, est-ce que, tout récemment, ce sont des représentants accrédités du peuple allemand qui ont fait des propositions au président Wilson ? Est-ce que, dans la note qui a suivi, le président Wilson a pu trouver je ne dis pas la promesse — que valent les promesses des Allemands ? — mais les garanties nécessaires à la réparation du droit violé ?

A cette note, pourtant, le président Wilson a répondu.

Je ne suis pas de ceux qui ont reproché au président Wilson de n'avoir pas opposé une fin de non-recevoir absolue à la première note allemande ; ce refus aurait été, à mon sens, une

maladresse ; il aurait servi les desseins du Gouvernement allemand dont toute proposition renferme inévitablement un piège. Les questions posées, avec son sens juridique si avisé, par le Président de la République des Etats-Unis, me sont apparues, au contraire, comme l'expression d'une diplomatie habile, d'une diplomatie pressante qui, au grand jour, a pris pour témoin la conscience universelle. Ainsi, l'Allemagne est tombée dans son propre piège. Elle est condamnée, elle est perdue : elle n'échappera pas à la défaite militaire par une équivoque diplomatique. Sa dernière note est l'aveu indirect de sa situation désespérée. Arrogante dans le succès et cynique jusqu'à se faire des titres de gloire de ses crimes les plus atroces (je me bornerai à rappeler l'horrible médaille destinée à commémorer l'assassinat du *Lusitania*), cette nation de proie balbutie, à l'heure du péril qui l'étreint, des excuses humiliées et mensongères. On sent qu'elle a bassement peur.

Elle n'a ni assez de flamme pour faire face au destin, ni assez de loyauté résignée pour en subir les conséquences. Sa note est pleine d'hypocrisie, de réticences, de fourberies embarrassées, d'ergotages maladroits, de subtilités inintelligibles ; l'Allemagne nous présente, une fois de plus, l'image que le Président des Etats-Unis définissait et flétrissait dans ce même message du 4 décembre 1917, quand il parlait de « sa face hideuse et de sa puissance d'intrigue, sans conscience et sans honneur. »

Ce que veut l'Allemagne, c'est un armistice qui brise l'élan des forces alliées sous lequel ses armées succombent, qui paralyse l'action du commandement, qui divise l'Entente, qui crée l'énervement et qui exploite la fatigue, qui ouvre la porte à des marchandages et serve de prétexte à des compromis. Ce qu'elle veut encore, c'est un armistice qui jetterait les peuples fatigués, troublés, trompés, dans une paix sans victoire d'où elle-même sortirait seule triomphante, en conservant ses gains et ses gages, ses annexions et ses indemnités, qu'elle déguise sous des formules de mensonge, en conservant sa marine intacte, son armée solide, en gardant, en un mot, ses conquêtes d'aujourd'hui et ses espérances de demain.

Cet armistice que cherche l'Allemagne, aucun des Alliés ne peut le lui accorder. Nous ne voulons pas d'un armistice qui serait une abdication ; nous voulons l'armistice qui impose à l'Allemagne vaincue une capitulation éclatante.

Après avoir fait appel à la force dans laquelle elle mettait toute sa confiance, l'Allemagne, aujourd'hui, a peur de la force. Qu'elle se soumette donc, ou qu'elle combatte. Sa perfidie excelle dans les paroles, dans les négociations : pour la dignité, pour la sécurité de tous, il ne faut pas que ce jeu, cet échange de paroles se prolonge. Le moment est aux actes : il faut que les actes continuent.

Mais alors, il y a quelqu'un qui maintenant a un mot à dire, c'est celui qui, par son génie militaire, fait de clairvoyance et

de ténacité, en a précipité la conclusion, c'est le maréchal Foch, commandant unique des armées alliées.

Si l'Allemagne veut l'armistice sincèrement, il appartiendra au maréchal Foch d'en dicter, au nom des Alliés, les conditions nécessaires pour leur assurer les garanties de prééminence militaire auxquelles leurs armées victorieuses acquièrent chaque jour des droits nouveaux et plus grands.

Si l'Allemagne feint de vouloir l'armistice, si elle cherche seulement à raccourcir son front avec le fol espoir de mieux rebondir dans la guerre, le maréchal Foch prendra à nouveau la parole, car il sait ce qu'il peut attendre des admirables soldats de l'Entente auxquels il commande.

L'Allemagne a perdu la guerre : d'une manière ou d'une autre, il faut que l'Allemagne paye.

Je le jure sur l'accord indivisible des Alliés, je le jure sur les droits sacrés de la France, je le jure sur l'honneur de nos morts, l'Allemagne payera.



Imp. H. Diéval, 57, rue de Seine, Paris

END OF
TITLE